

BRENDA NAVARRO



# DES CENDRES DANS LA BOUCHE

TRADUIT PAR SARAH MUSTAD

MÉMOIRE



D'ENCRER

**ALORS, TU VEUX  
ÊTRE PILOTE POUR  
TRAVAILLER DANS LE  
CIEL AVEC MAMAN ?  
NON, JE VEUX  
VOLER TOUT SEUL,  
SANS AVION : MOI,  
EN L'AIR, SANS CAPE.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9  
INFO@MEMOIRENCRER.COM  
MEMOIRENCRER.COM

**DES CENDRES  
DANS LA BOUCHE**

COLLECTION  
*VOC/ZES*

## COLLECTION

### VOC/ZES

*Des cendres dans la bouche* de Brenda Navarro est le troisième titre de la collection *Voc/zes*, dirigée par Marc Charron.

La collection *Voc/zes* se veut le carrefour des voix littéraires nouvelles de l'Amérique latine, du Río Grande au nord jusqu'à la Terre de Feu au sud, en passant par la Caraïbe hispanophone et le sous-continent brésilien.

Mémoire d'encrier prend acte de ces voix en s'engageant à les traduire pour mieux les donner à entendre. Les auteurs et autrices publiés dans la collection *Voc/zes* sont là pour rappeler qu'il existe une autre façon américaine, une façon autrement américaine, d'exprimer l'appartenance à notre vaste continent.

*Voc/zes*, l'espace où s'amplifient les voix littéraires de l'Amérique latine d'aujourd'hui.

## DANS LA COLLECTION

*Maisons vides* (roman)

Brenda Navarro (traduit par Sarah Mustad)

*Tomber* (roman)

Carlos Manuel Álvarez (traduit par Eric Reyes Roher)

Diego saute du cinquième étage. L'image est gravée dans l'esprit de sa sœur: six secondes et un corps qui s'écrase contre le sol. Elle raconte leur histoire, l'enfance au Mexique avec les grands-parents en l'absence de leur mère, les années vécues dans une Espagne qu'ils ne comprenaient pas et qui ne voulait pas d'eux. Leur séparation, alors qu'elle cherchait sa propre voie... Et le retour avec les cendres de Diego dans un Mexique bien différent de celui dont elle se souvenait.

**BRENDA NAVARRO** est écrivaine, scénariste, journaliste et éditrice. Elle a travaillé pour plusieurs ONG des droits humains et a fondé #EnjambreLiterario, un projet éditorial voué à la publication d'ouvrages écrits par des femmes. Son premier roman, *Maisons vides*, en une dizaine de langues, a paru chez Mémoire d'encrier en 2021.

Née en Suisse, d'origine allemande et norvégienne, **SARAH MUSTAD** vit au Canada depuis 2003. Elle a habité en Espagne, au Costa Rica et au Kazakhstan. Elle est la traductrice.



BRENDA NAVARRO

**DES CENDRES  
DANS LA BOUCHE**

TRADUIT DE  
L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR

SARAH MUSTAD







*Pour Norma et Angélica, mes deux mères*



*Diego Garcia*  
*Surrounded by the waves*  
*Lonely in the ocean*  
*But in every other way*  
*It was full of love*  
*And the warmest fellow-feeling*

*Sympathy*  
Vampire Weekend



PREMIÈRE PARTIE

*I think I take myself too serious*

*It's not that serious*

*Sympathy*

Vampire Weekend



Je ne l'ai pas vu, mais c'est comme si je l'avais vu, parce que ça me transperce le crâne et ça m'empêche de dormir. C'est toujours la même image : Diego qui tombe et le bruit de son corps qui frappe le sol. Et là, je me réveille et je me dis que ce n'est pas à moi que c'est arrivé, ni à Jimena, ni à Marina ou à Eleonora. C'est à Diego que c'est arrivé. Encore et encore, ce son dans ma tête, comme un coup frappé dans les côtes, comme une vitre qui se brise en mille morceaux contre un sac de sable, comme ça, tout à coup, sans avertir. Sec, contondant, le choc des côtes et des poumons contre l'asphalte. Comme ça : boum. Non, comme ça : bouuum. Non, comme ça : crak. Non, comme ça : trak, trakout. Non, comme ça : baaam, clap, crach, brouuum, brooom, grouuum, grrr, groooo... Et un écho. Non, aucun son ne peut décrire le bruit entendu. Un corps qui s'écrase contre le sol. Diego voulant être tapageur, voulant interrompre la musique de son corps. Diego nous laissant comme ça, suspendu entre nous. Diego, une étoile.

Je ne l'ai pas vu. Ma mère ne l'a pas vu. Nous étions loin les deux. Ma mère plus que moi, parce que ma mère était déjà loin de nous avant que Diego se suicide. Ma mère, neuf ans loin de nous.



Quand Diego avait cinq ans, il pensait que Maman était au ciel, et quand passait un avion, il disait : Regarde, c'est Maman dans le ciel. Ce n'est pas Maman, idiot, lui répondais-je, mais il insistait et lui disait au revoir de la main et lui racontait, quand elle nous appelait : Maman, tu as vu quand je t'ai dit au revoir hier après-midi ? Et Maman répondait : Oui, oui, j'ai vu. Et tu faisais quoi ? Je te regardais, quand je vois qu'on va passer près de la maison, je m'approche et je te dis au revoir. Tu as vu que je te disais aussi au revoir ? Et Diego, édenté, montrait ses quelques dents et disait : Oui, oui, je t'ai vue.

Alors, tu veux être pilote pour travailler dans le ciel avec Maman ? Non, je veux voler tout seul, sans avion : moi, en l'air, sans cape. Mais c'est impossible. Si, c'est possible. Non, c'est impossible. Si, si, c'est possible. Non Diego, on ne peut pas voler. Oui, oui on peut. Diego a pu voler, quelques instants : six secondes. C'est du moins ce qu'a dit le voisin d'en face : c'est ce que montrait l'horloge du téléphone quand il s'est tourné vers sa femme pour lui demander si elle appelait bien la police. Six secondes. Oui, Diego, tu as réussi à voler, six secondes. Du cinquième étage au trottoir. Six secondes, petit frère. Tu peux tout faire.

Tu penses à moi ? Tu penses ? Non, Diego, tu ne penses pas à moi, parce que tu es mort.

Bon, voyons voir. Assieds-toi. Tu dois être une femme forte, parce que tu es déjà une femme, pas vrai ? Si, tu l'es. Je vais partir et vous, vous allez rester, mais pas pour toujours. Rien n'est pour toujours, je te l'ai dit : c'est juste pour un temps,

ensuite vous viendrez avec moi et tout ira mieux. Non, ne fais pas cette tête, parce que c'est justement cette tête-là que je ne veux pas que tu fasses. Tu dois vraiment pleurer pour tout? Je vais partir, parce que je fais quoi ici? Oui, je sais que c'est ce que j'ai dit la dernière fois, mais la dernière fois c'était différent. C'était différent parce que c'était différent. Tu étais différente, j'étais différente. Mais tu sais ce qui ne change pas? Exactement, tu continues à manger tous les jours. Tu comprends? Oui, tu comprends, tu comprends très bien. Tu as pensé à Diego? Si petit, si sage, sans défense. Tu l'as vu? Toi, à son âge, tu jouais déjà toute seule, alors que lui est si dépendant, comme son père, pareil, mais pas vraiment, parce que lui, on va l'élever autrement. Pas vrai? Et c'est justement là que toi tu entres en jeu. Tu dois le faire, parce que si ce n'est pas toi, en qui est-ce que je pourrais avoir confiance? En ma mère? En ton grand-père? Je dois avoir confiance en toi, et toi tu dois avoir confiance en moi. Tu dois arrêter de jouer à celle qui souffre, celle qui ne sait pas ce qu'elle veut. Tu ne le sais pas, personne ne le sait, et c'est la même chose pour tout le monde. Tu vas m'aider, parce que ce n'est qu'en nous aidant que tu vas t'aider. Ce que tu fais aujourd'hui, ce que tu décides aujourd'hui, t'aidera demain. Pas vrai? Et c'est pour ça que tu ne vas pas faire de drame et c'est pour ça que tu vas rester très calme et que tu vas te réveiller tous les jours et que tu vas te dire qu'effectivement, c'est bien ça que nous avons besoin. Ou alors tu veux rester comme ça pour toujours, dans cette chambre, dans cette maison, dans cette ville? Tu ne veux pas, et même si tu crois que tu le veux, tu ne le veux pas.

Je n'ai rien dit, je n'ai pas pleuré, je n'ai pas dit oui, je n'ai pas dit non. Ma mère et ses soliloques, ma mère étant ma mère. Et elle est partie. Un lundi matin, pendant que Diego dormait. Chut! Ne fais pas de bruit, tu vas le réveiller. Et je lui ai lancé un regard méchant, très méchant, comme s'il pouvait lui transmettre tout ce qu'elle ne m'a pas laissé lui dire. Je te déteste et tu me détestes et nous nous détestons et tu détestes mon frère parce qu'il ne te laissait pas dormir et tu détestes tout: tu te détestes toi et mes grands-parents et ton mari mort et moi. Tu me détestes, et c'est pour ça que tu me laisses ton fils, c'est pour ça que tu joues à la mouche morte, alors qu'en fait tu t'imagines déjà dans l'avion, tu es déjà dans l'avion. Tu y es déjà, malheureuse. Tu te voyais déjà très européenne, très mondaine, montant dans un avion. Je lui disais tout ça avec mon regard, mais je gardais les lèvres serrées et l'estomac noué, comme s'il voulait s'unir à l'intestin, ne faire qu'un avec lui et faire gruaaa gruaaa.

Donne-moi un bisou, m'a-t-elle dit, en approchant sa joue de la mienne, elle était froide, mais douce. Parce que ma mère avait toujours froid. Elle était si maigre et si hypoglycémique que son corps était toujours froid, et j'imaginai que son cœur aussi. Donne-le-moi, a-t-elle insisté en approchant de nouveau sa joue, alors j'ai fait le son d'un bisou: smack. Pff. Elle m'a alors caressé l'épaule et m'a regardée droit dans les yeux: On va se retrouver, et toi et Diego allez venir avec moi à Madrid, et tout sera différent. Mieux et différent. Tout est toujours mieux et différent. Pas vrai? Et elle est partie... J'ai alors vu qu'elle

avait oublié ses boucles d'oreilles, celles qu'elle portait toujours. Je les ai ramassées et suis sortie pour voir si le taxi était encore là, mais il n'était plus là, il était déjà parti. J'allais fondre en larmes, mais Diego m'a devancée et j'ai couru vers son lit pour le prendre dans mes bras. Je l'ai remercié de n'être encore qu'un enfant et de ne pas savoir poser de questions.

Ce n'était pas juste pour un temps, Maman. C'était pour neuf ans. C'est ce que je lui disais quand elle voulait se convaincre que la vie lui avait joué des tours. Si, c'était juste pour un temps, le temps qu'il fallait. Tu crois quoi? Tu penses que tu arrives ici, à l'aéroport, et que le roi d'Espagne t'accueille et te dit: Bonjour, bonjour, sois la bienvenue, comment ça va, entre, je t'en prie, on t'attend? Non. C'était juste pour un temps, parce que pour certaines personnes c'est plus difficile que pour d'autres, parce que certaines n'y arrivent pas, parce que chaque vol coûte très cher. Tu crois quoi, que je me suis dit: Bon, je ne mange pas grand-chose, mais là du coup je vais manger encore moins, pendant qu'eux profitent des euros que je leur envoie? Tu crois quoi, que je ne sais pas que vous abusiez et que vous me faisiez du chantage, parce que j'étais loin de vous et que vous me faisiez dire oui à tout?

Tu ne disais pas oui à tout, Maman. Tu disais toujours non, quand on te demandait de venir nous voir à Noël. Tu ne venais pas, mais ça ne t'empêchait pas de te promener, ça ne t'empêchait pas de découvrir l'Espagne, pendant que nous on attendait que Diego s'endorme, inquiet que

tu ne l'appelles pas tout le temps. Tu ne disais pas oui à tout, Maman, parce que je te demandais souvent de me laisser sortir avec mes copines et tu contrôlais mes sorties et tu m'envoyais des messages et tu voulais tout le temps savoir où j'étais et je te disais de me laisser tranquille et que même à 11 000 kilomètres de toi, je sentais ton souffle sur ma nuque. Et toi tu me disais que non, que tu n'allais pas me laisser tranquille, parce que les femmes, on les tue, on les viole, on les enlève, et c'est pour ça que tu allais nous faire venir en Espagne. Et regarde.

Est-ce qu'on t'a violée, enlevée, trouvée dans la rivière Los Remedios ? Est-ce que tu as fait la manchette des faits divers ? Non. Tu es encore là. C'est ce que je lui disais, et c'était toujours la même rengaine. Et elle se jetait sur le lit en pleurant, comme Diego, quand il avait cinq ans et que je devais m'occuper de lui et lui dire de se calmer, qu'il devait prendre un bain et qu'il me repoussait en me disant que je n'étais pas sa maman et qu'il continuait à pleurer jusqu'à ce que je me fatigue et lui donne des bonbons. Alors seulement, il me regardait autrement et me disait que c'était bon, que ça allait, mais que pourquoi il devait se laver, si de toute façon il allait se salir de nouveau ? Et ma mère demandait : Combien de temps, combien de temps ? Combien de temps je l'ai vraiment eu ? Et c'est vrai que c'était peu : elle n'a pas eu Diego avec elle plus de 2000 jours. Trois ans depuis sa naissance, puis les années qu'il a vécu à Madrid. Voilà ce que ma mère a eu : cinq ans avec Diego. Mais que la vie lui ait joué des tours, je n'y croyais pas. Ma mère pouvait bien être la bonne mère qu'elle voulait, la meilleure, la plus

acharnée, mais la vie ne lui a pas fait de cadeau. Pas en ce qui concernait Diego, ni l'Espagne ni moi.

C'est vrai que sa vie n'a pas été facile. Contrairement à tante Carmela, qui se faisait entretenir et couvrir de soins et d'attentions luxueuses. Contrairement à ma grand-mère, qui disait détester son petit mari, mais qui, dès qu'il le lui demandait, lui préparait du *mole* et du pourpier en lui disant que c'était ça l'amour. Non, dans sa famille, le sort a fait de ma mère la plus moche, la moins drôle, la plus terne. Pas comme sa sœur, dont on vantait la peau claire, ou tante Margarita, la femme de mon oncle, qui portait des leggings moulants pour montrer la rondeur de ses fesses. Non, ils disaient vraiment de ma mère qu'elle était moche : un grand nez, large, une peau foncée, des lèvres épaisses, mais informes. Maigrichonne, petite. Et moche de la voix, moche du sens de l'humour, moche de tout. C'est pour ça que quand elle s'est mariée et a eu Diego, ils étaient tous très contents, voulaient tous faire la fête et l'habiller de blanc : c'était son heure de gloire. Son heure de gloire. C'est pour ça que nous avons dansé et chanté et que nous lui avons mis des fleurs dans les cheveux et que mon grand-père a demandé un prêt à la banque et que nous avons installé des tables, des chaises et une toile blanche dans la cour et que ma grand-mère a commandé de la viande du Michoacán, a engagé une femme pour qu'elle prépare des tortillas, s'est chargée de préparer les sauces, de griller les piments et s'est assurée que la musique soit bien forte et que tout le monde apprenne que sa fille se mariait. Et son mari, quel mari, disaient-elles toutes, si gentil, si bossueur, si silencieux,

si délicat. Le salaire intègre, l'horaire régulier, le spermatozoïde parfait pour que naisse Diego. Deux ans, ça a duré deux ans, jusqu'à ce qu'on lui diagnostique un cancer et qu'il disparaisse en quelques mois. Boum, de nulle part, du jour au lendemain : un jour, tout le monde est heureux, le lendemain, tout le monde est triste. Et la maison de mes grands-parents s'est assombrie, c'est du moins ce qu'il m'a semblé, plus sombre, plus sale, plus normale. Une maison quelconque, avec des grands-parents quelconques, avec une mère, non seulement moche, mais aussi déprimée, et moi, sans personne avec qui jouer à part Diego qui s'accrochait à mes jupons.

Du mari de ma mère, je ne me rappelle pas grand-chose, à peine deux ou trois scènes, et c'est mieux comme ça. La dernière fois que je l'ai salué, il était chez ses parents et ma mère nous avait emmenés le voir. J'étais restée dans la cour et je l'avais vu sortir de sa chambre, et ce n'était pas le mari de ma mère, mais le spectre du mari de ma mère. Comme ça, dans cet ordre, dans cet ordre de mots. Le spectre. Je n'ai pas voulu monter lui dire bonjour, parce que j'étais vraiment triste, et je n'ai pas voulu non plus que Diego monte. Je ne l'ai plus revu. Ils ne nous ont pas emmenés aux funérailles et ne m'ont pas non plus informée quand il est mort. Je l'ai découvert plus tard, quand ma mère est revenue chez les grands-parents et qu'elle est partie se coucher. Et Diego ? je lui ai demandé. Tu ne veux pas voir Diego ? Mais ma mère m'a répondu que non, qu'elle ne pouvait pas voir Diego, parce qu'il était le portrait vivant

de son père, et c'était vrai. Alors ma grand-mère s'occupait de Diego et mon grand-père s'occupait de moi et m'emmenait acheter des livres ou au cinéma. Et c'était comme ça presque tous les jours, jusqu'à ce qu'un mercredi, alors que nous revenions du marché avec nos *esquimos*, sorte de lait frappé aux noix et à la vanille, nos cent grammes de bonbons au chocolat et les fruits de la semaine, nous n'avons trouvé dans sa chambre ni ma mère, ni ses vêtements, ni la valise de ma grand-mère. Elle est partie! a dit mon grand-père avec la même colère que j'ai ressentie quand elle est partie pour Madrid des années plus tard. Cette salope est partie et nous a laissé ses enfants! Mon grand-père m'a dit de prendre Diego et d'aller regarder la télé. Nous nous sommes assis et avons vu trois fois le même film, alors nous avons demandé aux grands-parents qu'ils nous en mettent un autre, et nous en avons vu un autre, et nous avons continué comme ça pendant près de deux mois, à regarder des films tout le temps, jusqu'à ce que l'école commence et que nous soyons habitués à ne plus voir Maman. Combien de temps s'est écoulé jusqu'à ce qu'elle revienne, avant de repartir? Je ne m'en souviens pas, comme je ne me souviens pas non plus de son mari ni de comment j'étais à cette époque. Et ça n'a pas d'importance, parce que de toute façon, j'étais déjà brisée et j'ai commencé à ne plus écouter.

Juste, la vie ne l'a jamais été. Ni à la maison ni avec ma mère, ma mère célibataire. Elle a couché et elle s'est retrouvée en cloque, c'est clair! disait ma grand-mère. C'était évident



qu'ils pensaient qu'elle était tombée enceinte à la première occasion, voyons, aucun homme sain d'esprit n'aurait voulu la mettre enceinte. Il s'est passé quoi ? C'était qui mon père ? Ben ton père, ton père c'est ton grand-père, parce que c'est lui qui s'occupe de toi, qui te nourrit et parce que c'est lui qui ramène l'argent à la maison, me disait ma grand-mère. Mais de mon père, rien. C'était qui, comment c'est arrivé ? Je ne sais pas, me disait ma grand-mère, et elle pensait tout haut : Je pense qu'on l'a violée, je pense que c'est ce qui s'est passé, tu vois bien comment elle est ta mère, elle ne dit rien, elle se tait et elle se met en colère si on lui demande. Mais moi je pense qu'on l'a violée, et la pauvre elle croit qu'elle doit gérer ça toute seule. Et j'ai envie de lui dire de parler, qu'il n'y a pas de mal à parler, que je vais l'écouter. Mais tu lui dirais quoi ? je demandais alors à ma grand-mère. Ben, je ne sais pas ce que je lui dirais, mais je lui dirais quelque chose, non ? Tu l'embrasserais, non ? Bien sûr que je l'embrasserais, bien sûr que je lui dirais que c'est bon, c'est bon, que je suis là, qu'elle n'a pas à vivre tout ça toute seule, qu'elle n'a pas besoin de te détester, qu'elle n'a pas à penser que tu n'es pas celui qui t'a engendrée. C'est peut-être ce que je lui dirais. Et tu lui demanderais si elle connaît celui qui est mon père ? Et là, quand je posais cette question, ma grand-mère se fâchait et se mettait à gesticuler dans tous les sens. Petite idiote ! Je suis en train de te dire qu'elle a été violée et toi, tout ce que tu veux savoir, c'est qui est ton père ? Et quoi, si tu n'as pas de père ? Tu manques de quelque chose ? Tu manques d'amour, d'affection, de jouets, de nourriture ? Pourquoi